

LE POINT DE VUE D'UN EXPLOITANT DE LA RÉGION PARISIENNE

JE ME CONSIDERE COMME PEU QUALIFIE POUR PRESENTER LA POSITION DE LA REGION PARISIENNE A CETTE TABLE RONDE SUR LA « DESHYDRATATION AGRICOLE ».

Je suis en effet un cas aberrant dans ma région : maintenant et développant un élevage laitier quand la plupart des exploitations suppriment tout bétail et s'en portent apparemment fort bien, je me désigne mal pour en être le porte-parole.

C'est peut-être aussi parce que, dans cette région où les sols sont réputés de bonne qualité, ma situation est précisément particulière avec une proportion importante de sols très fragiles (sables de Fontainebleau, sans structure et très pauvres en matière organique), qu'à tort ou à raison, à cause de cet aspect agronomique, je n'ai jamais osé supprimer les animaux ni les fourrages considérés pendant longtemps comme des « maux nécessaires ».

C'est donc un point de vue personnel, et non régional (sauf pour ceux qui se reconnaîtraient dans la description qui précède), que j'exprimerai sur ce problème de la « déshydratation industrielle », en soulignant cependant que la « déshydratation industrielle », née dans nos régions, reste une activité

fort importante, encore en expansion, et qui peut avoir des prolongements intéressants dans des élevages bovins sur place pour certaines catégories de ses produits ou sous-produits.

Mais d'abord, une observation préalable : le problème de la « déshydratation » ne peut être traité en faisant abstraction des structures d'exploitation et de région.

Les dizaines ou les centaines de millions d'anciens francs que représentent la machine — « la bécane » — et ses annexes, exigent des surfaces fourragères qui supposent ou la très grande entreprise, ou la collectivité.

Il y a là une réponse définitive et sans réplique aux questions que je pourrais me poser sur ce sujet et que pourraient se poser des agriculteurs qui sont dans un cas voisin du mien :

- avec 60 ha de surface fourragère principale et 150 unités de gros bétail — dont 90 laitières — je n'ai pas la taille nécessaire pour envisager une unité à titre privé ;
- avec la raréfaction des élevages et leur dispersion dans ma région, je n'ai pas non plus de solution collective en vue.

Mes semblables et moi-même sommes donc « condamnés » aux solutions plus conventionnelles et plus modestes.

Condamnés aussi à des efforts d'imagination et de mise au point constants pour que ces solutions relativement traditionnelles deviennent compétitives au milieu de l'évolution générale.

Bien que ce soit intellectuellement décevant, aucune recette passe-partout, aucun modèle ne peut être proposé pour cette évolution des systèmes traditionnels.

Chaque élément de l'ensemble complexe que représente une ferme d'élevage petite ou grande : productions fourragères (au pluriel), récolte, conservation, système d'alimentation, distribution, spéculation animale, doit être analysé séparément puis traité en fonction des conditions particulières de l'exploitation (sol, climat, dimension, capitaux, hommes, équilibre avec les autres productions, infrastructure régionale, etc.). Il en découle autant de solutions ou de familles de solutions que de familles de situations.

Une énumération très sommaire des solutions et des projets (provisaires, perfectibles, révisables) que j'ai pu apporter à mes problèmes personnels n'a guère que valeur d'inventaire et certainement pas d'exemple.

Productions fourragères.

— *En sols sableux* : recherche des fourrages résistant à la sécheresse : actuellement Luzerne et Dactyle.

— *En sables irrigables* : Actuellement Ray-grass d'Italie, semés en février-mars, durée de neuf à quinze mois, 400 à 500 unités d'azote. Recherche de dérobés pour nourritures pâturables d'arrière-saison (choux, Colza...).

— *Prairies permanentes humides* : Essais de ressemis en temporaires de longue durée de six à huit ans (Fétuque élevée ou Dactyle).

— *Utilisation maximum des sous-produits* de l'exploitation :

- pailles de Ray-grass d'Italie à graine,
- pâture (été, automne) des repousses de graminées à graine (Dactyle, Fétuque élevée),
- collets de betteraves sucrières récoltées intégralement,
- déchets de pommes de terre affectés aux bovins (éventuellement ensilés crus avec pulpes),
- glanage éventuel des épis et tiges de Maïs après récolte, par animaux d'élevage.

Récolte — Conservation.

Actuellement, je joue sur deux techniques à la fois concurrentes et complémentaires, équipées toutes deux de la même chaîne de récolte (faucheuse-conditionneuse et remorque auto-chargeuse) :

— *Foin* vrac récolté en trente heures (conditionneuse) avec l'assurance de la météo court-terme, entre 25 et 40 % d'humidité, ventilé en grange (froid ou chaud selon période). Résultat généralement bon, sauf effort à faire pour récolter plus régulièrement au stade début épiaison.

— *Ensilage* préfané en silos-couloirs avec résultats inégaux. Projet d'essais de silo sous vide avec feuille plastique et peut-être butyl.

— *Projets du moment* : Augmenter la proportion de foin ventilé par rapport à l'ensilage, réserver Luzerne et Dactyle pour le foin et les graminées pour l'ensilage.

Système d'alimentation — Distribution.

— Axé sur le *pâturage au maximum*, facilité par des terres filtrantes, avec rationnement bi-quotidien :

En 1967 : Premier repas d'herbe 22 mars
 Dernier repas d'herbe 1^{er} décembre
En 1968 : Premier repas d'herbe 25 mars

— *En hivernage* : Libre-service à trois options : pulpe ou ensilage en silo-couloir (que redécouvrent les Américains) et foin directement du bâtiment de séchage.

— *Projets du moment* : Fractionnement du troupeau laitier en trois groupes afin de fractionner également les zones de libre-service et permettre ainsi une augmentation des effectifs globaux et une alimentation mieux adaptée à trois types de vaches :

- plus de 10 à 12 litres,
- moins de 10 à 12 litres,
- vaches tarées.

Moyennant ce jeu sur un clavier très varié d'interventions, avec des investissements modérés, échelonnés, non irréversibles, facilement modifiables (ce qui paraît très important dans une période où les techniques évoluent et se périment très vite et où la conjoncture économique aussi bien pour le lait que pour la viande est très problématique), il semble que l'on ne soit pas aussi « condamnés » que certains le disent et que l'on puisse, non seulement, survivre, mais se consolider à condition d'être attentif à tout perfectionnement possible (même partiel) et attendre avec une certaine patience que l'« Arme absolue » ait passé tous ses tests technologiques et économiques.

J. COCHARD,
Ferme de Bissy, Bonnelles (Yvelines).